

ABONNEMENTS

LYON
 Un an. 7 fr.
 Six mois. 4 »

DÉPARTEMENTS
 Un an. 9 fr.
 Six mois. 5 »

ÉTRANGER

SILON LES DROITS DE POSTE

Les abonnements sont reçus à partir du 1^{er} de chaque mois; ils se paient d'avance aux bureaux du journal ou en mandats sur la poste à l'ordre du direct. gérant. L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et desservis par ces derniers.

LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES

AVIS

Les manuscrits qu'on voudra bien nous adresser, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer. Malgré cette mesure, les divers travaux publiés par la VÉRITÉ n'engagent que la responsabilité de l'auteur.

Les lettres nécessitant réponse devront être accompagnées d'un timbre-poste. — Envoi franco des lettres et manuscrits.

Tout ouvrage dont il sera déposé, aux bureaux, deux exemplaires, sera annoncé ou analysé.

Bonne foi.

La bouche parle de l'abondance du cœur; c'est pourquoi l'homme de bien tire de bonnes choses du bon trésor de son cœur; et l'homme méchant tire de mauvaises choses du mauvais trésor de son cœur. (Christ. — Évangile selon S. Mathieu, ch. xii, v. 34 et 35.)

Sagesse.

Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups; soyez donc prudents comme des serpents, et simples comme des colombes.

(Christ. — Évangile selon S. Mathieu, ch. x, v. 16)

Charité.

Quand je parlais toutes les langues des hommes et même des anges, si je n'ai pas la CHARITÉ, je suis comme l'air qui résonne; ou comme la cymbale qui retentit.

(1. Epître de S. Paul aux Corinthiens, ch. xii, v. 1.)

Bureaux à Lyon, rue de la Charité, 48.

LE SPIRITISME CONTEMPORAIN

HUITIÈME ARTICLE. — (Voir le dernier numéro.)

On se garde bien de se demander si, pour se rendre compte de ce surhumain; si, pour en apprécier la réalité, le simple et très-humble bon sens ne pourrait pas suffire. S'arrêter court, et lever dédaigneusement les épaules au besoin, est un parti bien plus commode; car, pour admettre la possibilité des plus éclatants de ces phénomènes, il faudrait raisonner avec noblesse, avec candeur, se purger du mauvais levain d'une éducation primitive, renoncer à ses préjugés, et quelque peu même à sa personne morale; il faudrait se transformer, en un mot, et toute transformation est une sorte de prodige. Est-ce que celui qui nie le prodige est capable de le réaliser?

Laissons donc aux hommes de négation quand même le vide dont ils aiment à s'entourer et à se repaître. Faisons route avec ceux dont l'esprit est assez philosophique et assez simple pour admettre le surhumain muni de ses preuves. Continuons, enfin, à poursuivre l'examen de faits dont la généalogie est certes bien ancienne, mais qu'une production ou qu'une évolution toute nouvelle semble ressusciter ou rajeunir.

Nous allons poursuivre, par des citations tirées des expériences de M. de Rancé, ancien député, car il est sceptique aux Esprits. Et malgré la constatation des phénomènes qu'il a observés, il hésite à en reconnaître la cause, qu'il attribue tantôt à une force naturelle inconnue, tantôt à l'essence divine de notre âme; mais il n'est point affirmatif de nos croyances qu'il a peine à adopter, et c'est ainsi que nous ne violons pas notre promesse de ne puiser notre histoire que chez nos adversaires. Voici ce qu'il dit (*Révélation d'un Esprit familier*, passim):

« Je me suis associé à quelques adeptes en spiritualisme renforcés d'un médium de première qualité; il a été convenu que les expériences ne se feraient que chez moi; nous nous sommes soumis aux conditions inquisitoriales d'un règlement dont je ne donnerai pas le texte parce qu'il ne témoignerait pas de la confiance absolue que nous avions les uns dans les autres, comme cela se pratique dans toute association; nous nous sommes unis par la pensée, par l'intention, par la fraternité la plus

sincère; nous avons uni en commun nos convictions, nos expériences acquises par nos études précédentes, nos fluides surtout et nos volontés concentrées toujours sur un but déterminé, et nous avons enfin adressé toujours en même temps nos prières à Dieu dans un profond recueillement, car nous avons reconnu qu'elles étaient l'auxiliaire le plus puissant pour déterminer les phénomènes les plus surprenants, et par conséquent les plus intéressants.

« Voici donc, chers lecteurs, les faits, ou plutôt quelques-uns des faits que nous avons obtenus en dehors, j'en suis certain, de toute mécanique, de toute prestidigitation, de toute ventriloquie, et même de cette action merveilleuse et vraiment très ingénieuse d'un nerf ou d'un tendon de la jambe, explication récente, aussi spirituelle que décisive, de tous les phénomènes surhumains, et que nous devons à un grand docteur qui l'a trouvée, cela se voit bien, sous un bonnet singulièrement carré.

« Non seulement la table, par suite d'une opposition consciencieuse de nos mains, s'agitait à volonté, répondait dans un langage convenu à toutes nos questions, se soulevait en se détachant du plancher, se balançait dans l'air, puis se replaçait à terre, le tout dans l'ordre et la mesure que nous prescrivions; mais ces phénomènes, qui nous paraissaient peu naturels, se renouvelaient ensuite sans qu'aucun de nous fût en communication par les mains ni par les pieds avec la table, qui dès-lors agissait dans l'isolement le plus complet et le plus évident.

« Sur cette table, que je ne prévoyais pas si savante et qui, si vous la voyiez dans mon salon, se contente d'une place modeste et ne s'en fait pas accroire malgré tout ce que je vous dis de son intelligence, nous plaçons un lourd flambeau de bronze; puis, sur notre invitation, la table, qui s'était déjà soulevée, faisait, par un effort subit et violent, sauter en l'air le flambeau qui retombait sur son pied sans accident d'aucun genre; ou bien, toujours sur notre demande, la table s'inclinait selon un angle assez prononcé pour que le flambeau glissât jusqu'au bord, menaçant ainsi de sa chute imminente; mais comme nous défendions que cela se produisît, la table se redressait à temps; puis, s'inclinant dans le sens opposé, elle renouvelait le même exercice pour reprendre enfin sa position normale, car elle était toujours en l'air, bien entendu, lorsqu'elle se livrait à ces évolutions.

« En renouvelant cette expérience, nous plaçons à côté du flambeau une paire de gants roulés, et, comme nous le désirions, cette paire de gants restait en place, tandis que les évolutions de

la table et du flambeau continuaient. Nous lui commandions de faire entendre des coups sur la table, sur le flambeau et sur les murs; nous obtenions ainsi un trio sur des tons très-différents, puisque l'air qui se battait dans le flambeau n'était comme s'il eût été obtenu par le contact cadencé d'une tige ou de quelque objet pouvant produire le tintement obtenu? »

« Nous demandions des coups dans les murs, dans les tableaux, dans le plafond. Et nous étions obéis. »

« Nous voulions entendre un, deux, trois ou quatre ouvriers tonneliers enfonçant les cercles d'un tonneau, et nous étions assourdis par cet atelier improvisé. Un menuisier invisible, mais très-vigoureux, venait se présenter à nous, et nous étions obligés de travailler avec lui. »

« Nous ordonnions à un paysan fantasque de marcher lourdement avec de gros sabots, et les pas qui se produisaient répondaient parfaitement à ce que nous voulions entendre. Ces pas se continuaient, si nous le désirions, jusque dans la pièce voisine, allaient et revenaient, diminuaient, puis augmentaient de bruit, comme un tambour qui s'éloigne ou qui vient de loin frapper l'oreille progressivement. »

« Je n'en dirais pas si je consignais ici tous les faits de ce genre, et que nous appellions des faits matériels; mais lorsque nous passions à des phénomènes de l'ordre moral, cela nous intéressait et nous étonnait plus encore. Nous évoquions des Esprits qui se rendaient à notre invitation, ou du moins nous étions convaincus qu'il en était ainsi; ces Esprits qui nous répondaient par la main du médium, soutenaient avec nous des conversations pleines d'intérêt. La main et le crayon du médium couraient sur le papier avec la rapidité la plus grande, tandis que ce médium causait, riait, regardait en dehors de son papier et s'occupait, en un mot, de toute autre chose que de ce qu'il écrivait. »

« Ce n'était pas seulement, veuillez bien le remarquer, à des questions orales que les réponses étaient obtenues, mais le crayon du médium répondait à nos questions adressées mentalement à ces Esprits aussi clairvoyants que complaisants... »

PHILALÈTHES.

(La suite au prochain numéro.)

NÉOPLATONISME

L'EMPEREUR JULIEN.

On sait que Julien fut seul conservé dans le massacre général des héritiers du trône à l'avènement de Constance, seul avec son frère Gallus; que tour à tour il fut exilé à Nicomédie, à Constantinople, et alla en Asie avec une suite brillante. C'est ce voyage d'Asie qui commence son initiation à la science des Mages et à la théurgie; c'est par là que nous allons débiter.

Nous nous servons, pour cette histoire écrite au point de vue spirite, d'Ammien Marcellin, d'Eunape, des œuvres de Julien, édition Petau, de la traduction en trois volumes des mêmes œuvres; de l'histoire de Labletterie, et surtout de la meilleure étude publiée sur Julien, par Ernest Lamé, dans le magasin de librairie (t. 7); enfin de l'ouvrage anglais *Origin the christianism*, imprimé dans la quaterly review. Nous citerons aussi les Pères de l'Eglise contemporains.

Disons d'abord quelques mots de son aptitude singulière et de ses

prédispositions vers ces études mystérieuses, et pour cela sidérons-le un instant sous un de ses maîtres les plus distingués de Constantinople.

Pendant deux années, Julien suivit avec ardeur les leçons d'Écbole; il complétait par lui-même ce que ces leçons paraissent avoir été incomplètes. Il travaillait du matin au soir, et on le voyait dans les rues que quand il se rendait à l'école, ou qu'il en revenait. Il devint bientôt fort instruit dans toutes les sciences de son temps, sauf les sciences occultes. Celles-ci piquaient fortement sa curiosité. Était-il vrai qu'on pouvait arracher le cret de l'avenir à l'aspect des cieux et aux entrailles des victimes? Était-il vrai qu'il était donné à l'homme d'évoquer les prits, d'entrer en communication avec eux, de les soumettre à sa volonté? Il sentait que si ces sciences existaient, elles mandaient une force d'attention, une puissance d'induction, une délicatesse de jugement qui ne permettaient pas à un simple homme de les inventer de toutes pièces, qu'elles étaient comme les autres sciences, qui s'accroissent avec le temps, et à la construction desquelles chaque savant apporte une pierre, qu'il y ait donc, concernant les sciences secrètes, une tradition remontant au berceau de l'humanité, et peut-être à la révélation directe que les génies avaient faite jadis à certaines races choisies. Il fallait donc chercher à se mettre en rapport avec ceux qui avaient reçu cette tradition; et comme on s'accoutumait généralement à reconnaître l'Asie pour mère des racines primitives, ce fut vers elle que se tournèrent ses desirs. Il obtint d'autant plus facilement la permission de voyager que Constance ne voyait pas sans inquiétude son séjour à Constantinople. Le jeune homme se mit à errer à travers l'Asie, à la recherche de la science. Il se rendit ensuite par terre directement à Pergame, sans séjourner à Nicée. Dès qu'il eut occupé, avec suite, la maison qu'on lui avait préparée, il fit mander Edésius dont Libanius lui avait recommandé la science hiératique. Edésius, disciple de Iamblique, était alors accablé de vieillesse et d'infirmités; il voulait mourir tranquille, il fut frappé de terreur quand il entendit le jeune prince lui faire des questions les plus compromettantes. Bien que les Galiléens se mêlassent eux-mêmes de théurgie et d'évocations, les édits des évêques et de l'Empereur poursuivaient ces pratiques comme des crimes chez les hellènes. Edésius pensa que la conduite de Julien ne pouvait rester secrète; il voyait déjà la prison et les amendes; l'évocation du jeune homme ne lui respirait aucune confiance; il refusa obstinément de répondre à ses interrogations et jurant que Iamblique ne lui avait appris de ces sciences redoutables que les principes généraux tels qu'on les enseignait dans les écoles.

Julien qui, à un âge encore tendre, avait toute la maturité d'un vieillard, fut frappé de la sagesse divine d'Edésius, et bientôt il fut admis à son intimité; il témoigna donc au grand philosophe le désir d'orner son esprit de ses sublimes doctrines. Mais Edésius, incapable de suivre, dans tous ses détails, l'éducation du jeune adepte, le manda auprès de lui, et lui dit: « Fils de la sagesse, mes discours ont dû vous manifester mon âge, mais, vous le voyez, les forces m'abandonnent; mon corps n'est plus qu'un vieil édifice qui tombe en ruines, et bientôt mon âme, délivrée de ses liens, ira se réunir au Grand Tout. Je vous conseille, aimable fils de la sagesse (laissez-moi vous donner ce doux titre, puisque je ne vois en vous que votre âme voilée sous le simulacre de votre corps); je vous conseille donc de vous adresser à mes véritables enfants; auprès d'eux vous trouverez une source inépuisable de science et de sagesse. Si jamais vous avez le bonheur d'être initié aux mystères, vous aurez honneur, mon fils, d'être homme, et vous ne pourrez en supporter la qualité. » — On sait, reprend Brucker, que sous le nom de mystères, les éclectiques entendaient les opérations de la théurgie, évocations, les apparitions des génies, les communications intimes de l'âme avec les dieux. Il fallait, ajoute le cardinal Guérin, qu'il y eût dans l'appareil de ces mystères quelque chose de sublime, puisque après avoir eu le bonheur d'y être initié, était contraint de rougir de soi-même et d'aspirer invinciblement plus haut.

Edésius, ayant donné cette haute idée de sa philosophie, continua son exhortation sur le même ton : — Pourquoi Maxime est-il absent? Malheureusement il se trouve à Ephèse, et Priscus est parti pour la Grèce; mais Eusèbe et Crysanthé sont encore ici. En recourant à leurs leçons, vous soulagerez un faible vieillard qui n'est plus dans le cas de vous en donner. Julien recourut donc aux deux disciples désignés, sans renoncer aux entretiens du maître. Crysanthé était adonné autant que Maxime à la théurgie; mais Eusèbe n'avait pour cet art ni goût ni estime. Crysanthé, lui, applaudissait, et Julien suivait avidement toutes ses leçons. Eusèbe avait coutume de les terminer par cette sentence : « Il n'y a de vrai que ce qui existe en soi-même (c'est-à-dire, les idées); ces prodiges qu'on admire sont les œuvres menteuses des enchanteurs qui abusent des forces de la nature pour se tromper eux-mêmes et séduire les autres. » Julien se lassant peut-être d'entendre toujours la même conclusion, prit un jour Crysanthé à part et lui dit : « Au nom de la vérité, cher Crysanthé, expliquez-moi le sens des paroles qu'Eusèbe ne manque jamais de nous répéter à la fin de ses discours. — Vous feriez mieux, lui répondit Crysanthé d'un air de mystère, vous feriez mieux de vous adresser à Eusèbe lui-même. » Julien n'oublia pas à la leçon suivante de demander à Eusèbe lui-même l'explication désirée. Celui-ci, au lieu de satisfaire à sa question, se mit à lui parler avec complaisance de Maxime et de ses merveilles, sans doute, pour l'attirer auprès de ce thaumaturge, héritier de la science des Mages. — « Maxime, lui dit-il, est un brillant esprit, et le plus habile des disciples d'Edésius; son génie vaste et élevé dédaigne nos raisonnements et nos démonstrations, mais il se promène librement dans les champs merveilleux de la théurgie. Il nous conduisit un jour au temple d'Hécate. Dès que nous eûmes salué la statue de la déesse : « Asseyez-vous, nous dit-il, asseyez-vous, mes amis, vous allez voir si je suis un homme ordinaire. » Nous nous assimes; Maxime prit un grain d'encens et le purifia, puis il murmura, je ne sais quelle prière mystérieuse; aussitôt la statue de la déesse se mit à sourire. Nous fûmes tous saisis de frayeur. « Ce n'est rien, ajouta Maxime, bientôt s'allumeront d'eux-mêmes les flambeaux qu'elle porte à la main. » L'effet prévint la fin de ses paroles, tout d'un coup les flambeaux parurent allumés. Ce nouveau prodige nous jeta dans un nouvel étonnement, et nous sortîmes de là pleins d'admiration et d'effroi. Cependant ces opérations ne méritent pas votre estime, croyez-moi; attachez-vous seulement à la purification rationnelle. » — Je vous laisse avec vos discours, reprit brusquement Julien, adieu, vous m'avez montré l'homme que je cherchais. » Aussitôt il prend congé d'Eusèbe, embrasse Crysanthé et part pour Ephèse, où ce dernier vint bientôt le rejoindre.

A. P.

(La suite au prochain numéro.)

LA PLURALITÉ DES EXISTENCES DE L'ÂME

ET

L'OPINION NATIONALE.

S'il est une doctrine qui appartienne en propre au spiritisme, c'est assurément celle de la pluralité des existences de l'âme. Croire à cette doctrine, c'est être déjà plus d'à moitié spirite, car elle forme la base de tous nos enseignements. Eh bien, nous avouons avoir éprouvé un sensible plaisir en lisant dans l'*Opinion nationale* du 28 avril dernier, un article favorable à cette doctrine. Les adhésions de ce journal à nos enseignements sont assez rares pour que nous les enregistrions quand ils se produisent.

Dans un remarquable article sur l'*Accueil fait aux révélations de la science*, M. Antony Méray expose l'histoire de la croyance à la pluralité des existences, et paraît disposé à admettre cette doctrine. Voici d'ailleurs quelques passages curieux extraits de cet article. L'auteur parle d'abord de la perfection possible de notre être : « Si, selon une hypothèse très-raisonnable, notre être, indéfiniment perfectible, est destiné à se raffiner en étudiant les harmonies répandues dans les divers champs d'action de notre soleil, il est consolant d'apprendre que chacune de ces stations de la vie nous réserve d'heureuses surprises. Sur certaines de nos planètes, les êtres intelligents doivent être mieux pourvus d'organes, moins gênés par les lois de la pesanteur, plus légers à se mouvoir et plus subtils au travail de la pensée. »

Puis quelques lignes plus loin il écrit cette phrase extrêmement curieuse (pour un rédacteur de l'*Opinion nationale*!) : « Icare et Montgolfier, qui ont essayé de nous rendre la liberté de la locomotion appartenant à l'albatros et à l'hirondelle, en avaient sans doute apporté le souvenir d'une résidence antérieure sur les anneaux de cette splendide planète. »

Ce n'est pas tout, M. Méray va maintenant essayer de nous montrer chez tous les peuples et à toutes les époques de l'histoire de l'humanité, la croyance à la pluralité des existences s'affirmant d'une manière plus ou moins précise et complète.

« Les livres religieux de l'Inde, où tous les textes sacrés ont leur racine, contiennent d'étranges hardiesses à cet égard : « L'âme va dans le monde auquel appartiennent ses œuvres, disent les *Védas*; si l'homme a fait des œuvres qui conduisent au monde du soleil, l'âme se rend au soleil... »

« La même pensée se retrouve en d'autres termes, dans les traditions des Egyptiens et des Chaldéens, qui admettaient « la transmigration des âmes dans les cieux inconnus. » Cette espérance était plus nette encore chez les Scandinaves et surtout chez les Celtes, nos ancêtres directs, dont les légendes sacrées ont été étudiées avec tant de soins par Jean Reynaud et Henri Martin.

« ... Les Druides voyaient déjà des chaînes de montagnes dans les tâches immobiles de la lune; ils considéraient notre satellite comme la première station des âmes après le dépouillement de la terrestre enveloppe.

« Dans la plupart des écoles de philosophie de la Grèce et de Rome, la pluralité des mondes était admise.

« Chez les latins, le poète Lucrèce est on ne peut plus affirmatif sur la question du peuplement de l'infini. »

Après avoir cité un magnifique passage de Lucrèce à l'appui de cette affirmation, M. Méray ajoute : « Voilà certes un merveilleux exemple de la puissance d'intuition dont est douée l'intelligence humaine. Quand une erreur intéressée, quand une croyance éternelle n'arrête pas l'élan de notre pensée, elle découvre les secrets divins par la seule force du bon sens. »

C'est bien, c'est très-bien. Nous voyons avec plaisir les grands journaux, les journaux sérieux abandonner la voie facile des plaisanteries pour étudier et examiner avec impartialité les doctrines enseignées par le spiritisme. C'est une consolation d'autant plus douce pour nous, qu'en ce moment quantité de petites feuilles à un sou dépensent beaucoup d'esprit pour jeter le ridicule sur une doctrine dont elles ne connaissent probablement pas le premier mot. Mais patience, les plaisanteries et les calomnies passeront; la vérité, au contraire, demeurera éternellement.

V. NARJOT.

VARIÉTÉS

LES SOMNAMBULES SPIRITUALISTES

(Voir le numéro 15. — Suite et fin.)

A peine les yeux furent-ils ouverts que la somnambule se prit à gesticuler singulièrement, nous parla d'une façon fort étrange ; et nous ne tardâmes pas à nous apercevoir qu'elle était folle ! Je m'empressai de la rendormir ; quand elle fut remise en somnambulisme, elle recouvra sa raison et me dit que c'était mon oubli qui avait causé son accident ; mais, ajouta-t-elle, cela ne sera rien. Laissez-moi dormir trois heures sans me parler ; puis soufflez-moi sur la tête le plus fortement possible et réveillez-moi vivement, pour me rendormir encore pendant une heure ; et cela sera fini. Vous avez bien fait de me magnétiser de suite, plus vous eussiez tardé, plus il eût été difficile et long de me guérir.

Il y a deux ans, me trouvant au château de Saussens, chez madame la comtesse de Salimbeni, je fus prié par cette aimable et vertueuse dame de magnétiser une jeune femme de chambre affectée d'une chlorose ; au bout de cinq minutes de magnétisation, cette jeune personne tomba en somnambulisme, elle m'apprit qu'elle était orpheline ; resta un instant dans une sorte de contemplation extatique ; puis tout-à-coup versa des larmes abondantes, sanglotta amèrement et nous dit : Pauvre père ! il souffre bien ! Oh ! mon Dieu, quand finiront donc ses tourments ? Madame la comtesse désira être mise en rapport avec la somnambule, et voici la conversation qui eut lieu entre elles : Où voyez-vous votre père ? — Dans le lieu de pénitence. — Pourquoi est-il là ? — Parce qu'il a été méchant. — Y restera-t-il long-temps ? — J'espère que non ; car il se repent sincèrement. — Voyez-vous votre mère ? — Non, elle n'est pas en cet endroit. — Pourriez-vous la voir ? — Oui ; mais il faut que je la cherche. Laissez-moi tranquille un instant... Ah ! que ce lieu-ci est beau ! qu'elle douce harmonie se fait entendre ! ce sont les anges ! Comme l'air est bon ici ! Oh ! mon Dieu, quel bonheur ! Voici ma bonne mère. Qu'elle est heureuse ! Quelqu'un entra dans ce moment, ce dialogue intéressant cessa, et je réveillai la somnambule.

Deux des jeunes gens que j'ai magnétisés dans mes séances publiques à Paris, le jeune Adolphe Didier et un aide maçon, natif de Pise, ont prétendu aussi voir les anges, communiquer avec eux et en recevoir d'utiles instructions.

Lorsqu'on a été témoin de faits semblables, qu'on a toujours été en garde contre l'illusion et la fourberie des sujets ; que l'on a vu les individus les moins religieux avoir, dans l'état magnétique, des opinions tout-à-fait différentes et souvent opposées à leurs opinions de l'état ordinaire ; qu'on a observé que la plupart de ces individus réformaient leur conduite habituelle et gagnaient en moralité, à mesure que le nombre de leurs magnétisations s'augmentait ; qu'on a vu opérer des guérisons en quelque sorte miraculeuses sur des malades dont on avait constaté l'état d'une manière positive, serait-il raisonnable de révoquer en doute des révélations tout-à-fait conformes à ce que nous apprennent les saintes Ecritures ?.. Je laisse cette question à résoudre.

Je ne terminerai pas cette leçon sans inviter les magnétiseurs de fraîche date à ne jamais pousser eux-mêmes les facultés de leurs somnambules vers ce point épineux. Il est important, sans doute, comme je l'ai dit en abordant ce sujet, d'étudier consciencieusement cet ordre de phénomènes ; mais il ne faut point que cette étude soit forcée ; il y aurait du danger à la provoquer. Que l'on profite, pour s'éclairer, de la lucidité des sujets magnétiques, que l'on favorise le développement de cette lucidité vers le but de prédilection des somnambules, rien de mieux ; mais tenter de contraindre les personnes qui se sont confiées à nos

soins, à appliquer leur clairvoyance à une chose si délicate, serait marcher en opposition avec les principes de justice et de raison qui doivent caractériser le philosophe véritable.

Il ne m'est jamais arrivé rien de fâcheux à l'égard des somnambules spiritualistes ; parce que, comme on a pu le remarquer dans ce qui précède, j'ai toujours agi avec prudence. Cependant, il n'est pas sans exemple que des accidents graves, irréparables aient été causés par l'enthousiasme et l'impétuosité de quelques soi-disant magnétiseurs. L'honorable et savant M. Chardel, à qui nous devons deux excellents livres : *Esquisse de la nature humaine* et *Essai de psychologie physiologique*, rapporte à la page 302 de ce dernier ouvrage une anecdote qui prouvera combien les magnétiseurs doivent être circonspects dans leurs expériences : « Trois magnétiseurs se réunirent une nuit près d'une somnambule lucide ; ils prétendaient, avec son secours, s'éclairer sur les mystères de l'autre monde, et la pressèrent de chercher à voir ce qui se passait dans l'enfer. La somnambule, après un premier refus, céda à leur instance ; mais à peine eut-elle commencé ses explorations qu'elle fut prise de convulsions telles qu'elle mourut avant qu'on pût parvenir à les calmer. » Voilà où peut conduire le désir immodéré de satisfaire une curiosité exaltée !

(Extrait du *Magnétisme animal*, édition de 1841, — par J.-A. RICARD.)

BIBLIOGRAPHIE

LES QUATRE ÉVANGILES, suivis des commandements expliqués en esprit et en vérité par les évangelistes, assistés des apôtres, recueillis et mis en ordre par J.-B. Roustaing, avocat à la Cour impériale de Bordeaux, ancien bâtonnier. — Paris, librairie centrale, 24, boulevard des Italiens. Prix : 3 fr. 50 c. le volume.

Le 3^{me} et dernier tome de cet important travail vient de paraître. Nous allons donc pouvoir bientôt tenir la promesse que nous avons faite à nos lecteurs d'en présenter une analyse dans *La Vérité*.

NATURE ET DESTINATION DES ASTRES, par A. P., lauréat de l'Institut, rédacteur au journal *La Vérité*, brochure grand in-8° de 48 pages d'impression. — Prix : 50 c. ; par la poste, 60 c.

LES OMBRES, méditations philosophiques, par Hilaire. Prix : 2 fr.

L'HARMONIE DES SPHÈRES, par A. Montani, de Constantinople. Prix : 1 fr. 50 c.

APPEL DES VIVANTS AUX ESPRITS DES MORTS, par E. Edoux. Prix : 1 fr. ; 1 fr. 10 c. par la poste.

LES MIRACLES DE NOS JOURS, par A. Bez. Prix : 2 fr. ; par la poste, 2 fr. 20.

L'ÉDUCATION MATERNELLE, par M^{me} Collignon. Prix : 50 c. par la poste, 60 c.

Pour ces derniers ouvrages, s'adresser aux bureaux du journal.

Pour tous les articles non signés :

LE DIRECTEUR GÉRANT, E. EDOUX.